Tous les Vendredis : 75 centimes
Rédact. et Administ. : 18, rue d'Enghien

ÉDITÉ PAR
Le Petit Parisien

Quatorzième Année. — N° 520
22 MARS 1935

Ciné-Miroir

JEANETTE MACDONALD et MAURICE CHEVALIER, dans une scène de LA VEUVE JOYEUSE, le beau film d'Ernst Lubitsch, édité par Metro-Goldwyn-Mayer.

Notre Opinion

Football

J'AI assisté dernièrement à une fête donnée en l'honneur du football, et j'avoue y avoir pris grand plaisir. Le public qui se pressait dans la salle des conférences où la fête avait lieu, n'était pas celui qu'on a l'habitude de voir dans ces sortes d'endroits, parce qu'il n'aime pas être enfermé, qu'il préfère marcher et courir que rester assis, et qu'il aime mieux l'espace et le grand air que l'atmosphère qu'on respire dans une chambre close quelles qu'en soient les dimensions. Vous avez deviné qu'il s'agit d'un public sportif. Eh bien! ces garçons, joyeux et sains, étaient sages comme des images, parce qu'on leur parlait du football et montrait un film sur le plus populaire des jeux.

C'est là une constatation intéressante et qui montre le rôle de plus en plus grand du cinéma aujourd'hui. Il n'est pas de propagande orale qui ne s'accompagne d'un film. Il devient le complément de toute conférence; il est un auxiliaire de l'esprit. Donc, à cette réunion, à la fois intellectuelle et sportive, on fit dérouler sur l'écran lumineux un film intitulé Football, *qui obtint un vif succès auprès des « piqués du ballon » qui se trouvaient dans la salle. Il le méritait. ce brave petit film, qui était honnête, vivant, sincère, parce qu'il était l'œuvre d'un professionnel, je ne dis pas d'un professionnel du cinéma, mais du sport. Le film, en effet, avait eu pour scénariste l'international Jacques Mairesse, qui, riche de peu d'argent, mais de beaucoup d'enthousiasme, ne s'en était pas mal tiré du tout.*

Que signifie le film Football? *Que veut-il prouver? Son but est simple : il se propose de répandre le goût de ce jeu en France, de le faire naître chez ceux qui ne l'ont pas, de le fortifier chez ceux qui l'ont, et voilà pourquoi je vous l'ai signalé, voilà pourquoi il doit être encouragé. Qu'on ne dise pas que c'est une œuvre inutile, sans intérêt, au moment où tant de nuages s'amoncellent sur nos têtes, que nous avons d'autres chats à fouetter.*

C'est là une erreur : d'abord parce qu'il ne faut jamais fouetter un chat; ensuite, parce que le football, à la fois jeu national et international, est avant tout un jeu et un instrument de paix ainsi que le démontra, dans une causerie intelligente, vivante, alerte et documentée, le romancier Marcel Berger, qui ne croit pas déchoir de sa profession d'écrivain, en mettant son talent et son ardeur au service de l'esprit sportif. Le football, en effet, mêle les équipes de nations différentes, hors de nos frontières, comme chez nous; il commence par mêler des hommes, qui apprennent ainsi à se connaître et à se respecter, et qui sait si, après avoir mêlé les hommes, il ne mêlera pas les idées et les peuples? C'est, du moins, un vœu qu'a exprimé Marcel Berger, et qui fut applaudi par les sportifs qui l'écoutaient.

J'aurais voulu, quant à moi, qu'un plus grand nombre d'intellectuels prissent part à cette intéressante et jolie fête en l'honneur du football; mais il n'en est pas chez nous comme ailleurs. Ailleurs, les écrivains et les sportifs sont des camarades; en France, les premiers conservent une vanité de mandarins et restent orgueilleusement enfermés dans leurs tours d'ivoire. Ils feraient bien d'en sortir pour aérer leur corps et, par lui, leur esprit et leurs œuvres.

JEAN VIGNAUD.

NOTRE CONCOURS

LES RECONNAISSEZ-VOUS ?

Nous avons publié les 6 séries de photos d'artistes à reconnaître de notre amusant Concours. Hâtez-vous de nous adresser vos solutions en vous conformant au règlement général du Concours

RÈGLEMENT GÉNÉRAL :

1° Établir une liste des 12 artistes reconnus en les désignant par leur numéro d'ordre et leur nom et en indiquant le film dans lequel ils se trouvent;

2° Indiquer le nombre de solutions que vous estimez devoir nous parvenir pour ce Concours;

3° Chaque réponse devra être écrite lisiblement, d'un seul côté du papier, et porter le nom et l'adresse du concurrent ou de la concurrente;

4° Chaque réponse devra obligatoirement, sous peine de nullité, être accompagnée des 6 Bons de Concours publiés avec chaque série;

5° Toutes les solutions devront être adressées sous enveloppe affranchie à **Monsieur le Directeur du Concours de « Ciné-Miroir », 18, rue d'Enghien, Paris-10e;**

6° Les solutions recommandées ne seront pas acceptées. Prière également de ne pas joindre de timbres dans vos lettres et d'y placer uniquement votre solution de Concours. Les demandes de numéros concernant le Concours, les commandes de photos, etc., doivent être adressées sous pli séparé;

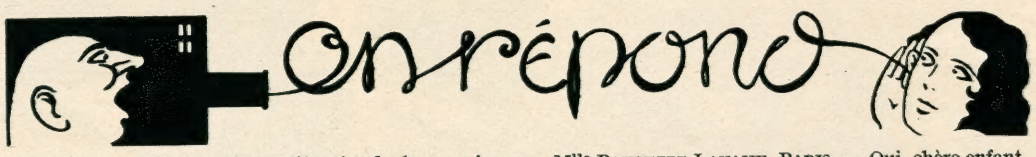
7° Notre Concours LES RECONNAISSEZ-VOUS ? **sera clos le 31 Mars 1935.** Passé cette date, aucune réponse ne sera plus classée. Toutefois, nos concurrents et concurrentes des Colonies et de l'Etranger bénéficieront d'un délai supplémentaire de 15 jours.

LISTE DES PRIX :

PREMIER PRIX : **1.000 francs.**

2e prix : **500 francs.**
3e — : **250** —
4e et 5e — : **200** —

Du 6e au 15e prix : **100 francs.**
Du 16e au 75e — : **1 coffret parfumerie.**
Du 76e au 150e — : **1 porte-cartes en cuir.**



TOTOTE. — (Hum! cette petite aborde le courrier avec un petit air gavroche qui mérite attention! Ouvrons l'œil!... et fermons la parenthèse!... Clac!) Saint-Granier ne tourne pas pour le moment, mais vous le reverrez dans le petit rôle du « Preïnce » de *Tartarin*, avec Raimu. Le cinéma en couleurs, toujours coûteux comme procédé, a surtout du succès en Amérique et donne de jolis dessins animés.

Saint-Granier, dans « Paramount en Parade ».

JACQUOTTE. — (Oui... allo! allo!... j'... acquotte, si l'on peut dire!...) Très chère, Jean Murat a quarante-cinq ans. Quant à Annabella, son vrai prénom est Suzanne. P.-R. Willm a trente-cinq ans; j'ignore tout de sa vie privée.

LILIANE FATALE. — (Allons bon! si les « Liliane », dont la fleur symbolique est le lis frêle et pur, se mettent à être fatales, à qui se fier, désormais!... Messieurs, je vous le dis!... c'est le moment de préparer nos matricules!...) Marcelle Chantal est divorcée, sans enfants. Lettres transmises.

AVEC UN LARGE SOURIRE POUR JEAN CAMERA. — (Merci, mon enfant, merci!... Ce large sourire me touche et, comme on ne peut pas gagner le gros lot à chaque tranche de la Loterie, mieux vaut cela que rien du tout!) Jean Dehelly ne joue plus guère, c'est vrai, mais comme producteur de film il a réalisé *Coralie et Cie*. J.-P. Aumont est Français. Quant à la dernière artiste que vous citez, elle a vingt-trois ans, mais, chut!...

PETITE FLEUR BRETONNE. — (Mignon tout plein. Écoutez!... Comment voulez-vous vous sentir un cœur de dolmen, après cela?...) Chère et douce enfant d'Armorique, nous ne donnons jamais ici d'adresses d'artistes. Écrivez à Marc Dantzer par notre intermédiaire, affranchir à 0 fr. 50; nous compléterons l'adresse et transmettrons.

CŒUR DE JEANNETTE DE QUINZE ANS, ADORANT LE CINÉMA. — (Eh bien! mon colon! si après cela la fameuse crise dont se plaint le cinéma n'est pas conjurée, c'est à désespérer de tout, et, hormis les pompiers, je ne vois pas qui pourrait nous sortir de là!...) Marie Bell s'appelle en réalité Marie Belon. Vous verrez certainement dans *Ciné-Miroir* les films que vous réclamez. Écrire à J.-P. Aumont par notre intermédiaire. Affranchir à 0 fr.50. Nous compléterons l'adresse et transmettrons.

Marie Bell.

Mlle PAULETTE LAVAUX, PARIS. — Oui, chère enfant, la jeune fille que vous avez connue était bien Danièle Darrieux.

UNE TANTE DE LA ROCHE-SUR-YON. — (A la bonne heure!... Voilà qui va nous changer un peu de la par trop classique « tante d'Honfleur »!) A ma connaissance, chère madame, Gaby Basset est Parisienne. Mais vous pourriez, à la rigueur, lui écrire par notre intermédiaire pour lui poser la question qui vous intéresse.

Gaby Basset, dans « Le poignard malais ».

SI-LU-O. K. — (Méfions-nous! Ça m'a tout l'air d'une société chinoise à forme souterraine et à tendances secrètes!) Lettre transmise, mes petits lapins. J'ignore absolument comment répondre à votre première question, vu qu'Henry Garat porte ce qu'il veut. J.-P. Aumont a vingt-trois ans.

LE GRAND JEU. — (Oh! Oh!... Juliette! Cavalez nous chercher le marc de café, les tarots, le hibou, le crocodile empaillé, enfin, tous les accessoires voulus pour un tirage de cartes à la hauteur!) Non, chère madame, nous n'avions pas publié *le Grand Jeu* avant le no 506, où vous l'avez vu; sans doute confondez-vous avec un autre journal où l'on parlait de ce film. Quand on voit beaucoup de journaux, une telle erreur peut facilement se produire. Je vous remercie, néanmoins, de vouloir bien nous dire combien la présentation de ce film dans *Ciné-Miroir* vous a plu. Nos articles sont toujours présentés avec un grand soin, mais il nous est un grand réconfort de constater que nos lecteurs ne sont pas indifférents à nos efforts.

CROIX DE FEU CHAMPENOIS CHAMPAGNISANT. — (Bravo! mon « pote »!... d'abord pour votre qualité d'ancien combattant et ensuite à cause de votre sacré pinard!... A la vôtre!... Ne cabossons pas les quarts!) Gertrude Michael est Américaine. Gabriel Gabrio était épatant dans *les Croix de bois*.

BIEN MODESTE FIGARO. — (Je vois ça d'ici!... Trop pauvre pour s'acheter un rasoir, il doit raser ses clients avec un couteau à dessert, lui!...) On annonce — je vous le confie dans le tuyau de l'oreille! — qu'André Baugé va tourner *la Fille de Madame Angot*; il n'est lié avec aucune firme en particulier; pour demander sa photo par notre intermédiaire, affranchir à 0 fr. 50, nous compléterons l'adresse et ferons suivre.

PRINCESSE CZARDAS. — (Comme quoi les lecteurs se suivent et ne se ressemblent pas!... Après « le coiffeur modeste », voici la princesse!... Sacredié... Rectifions la tenue, Jean Camera!...) Meg Lemonnier porte son vrai nom; c'est elle que vous avez entendue chanter, oui; pour lui demander sa photo, opérer comme indiqué pour Baugé; *idem* pour Danièle Darrieux (affranchir à 0 fr. 50).

(Voir la suite page 191.)

Le cinéma et la danse

Serge Lifar

Photos Piaz.

Serge Lifar, dans « Prométhée », de Beethoven.

Est-il loin le chemin qui mène de la danse au cinéma? On est bien tenté de dire non quand on pense à Serge Lifar, danseur et maître de ballet, qui a composé, comme il le dit, sans le savoir, le scénario de son prochain film. Lifar, comme on le sait, est, malgré sa jeunesse, très connu dans le monde de la chorégraphie russe et française. Paris l'a applaudi naguère dans *l'Oiseau de feu*, dans *Petrouchka*, qu'il a repris au cours d'une saison de ballets russes dirigée par cet incomparable impresario qui s'appelait Diaghilew. On peut dire sans exagération que Serge Lifar a recueilli la succession de Nijinski, le célèbre danseur, qui est malheureusement, comme on le sait, enfermé aujourd'hui dans une maison de fous, à Vienne.

Un spécialiste de la danse, parlant de Serge Lifar, dit, à propos de lui, que cet artiste hors de pair a du « ballon » et de l'« élévation » lorsqu'il exécute ses pas. L'expression n'est pas très jolie, mais elle veut dire que les pas de Serge Lifar sont surprenants de légèreté et ensorcellent les spectateurs par leur style à la fois noble et délicat. Serge Lifar dirige en ce moment notre ballet de l'Opéra avec un succès grandiose. Il nous revient d'Amérique où il a remporté un véritable triomphe.

— J'ai reçu dans ma vie, a-t-il dit, trois grandes impressions : l'Acropole, Venise et New-York.

A New-York, Serge Lifar et sa troupe avaient contre eux l'influence de l'école allemande ; malgré cela, il connut des salles magnifiques. A Chicago, il dansa dans les six spectacles devant vingt et un mille spectateurs. Partout, l'accueil qu'on lui réserva fut prodigieux. A Chicago, il retrouva vivant le souvenir de la Duse et de Sarah Bernhardt. Durant le voyage, Serge Lifar pensa au livre qu'il prépare et qui doit sortir dans trois semaines.

— C'est un roman vécu, souffert, que j'ai écrit ; un roman très cinématographique par les épisodes extraordinaires qu'il renferme et par les conditions dans lesquelles je fus amené à l'écrire sur le bateau qui, voici un an, me ramenait d'Amérique. Dans *la Rage au ventre*, Joseph Kessel a raconté comment j'ai pu m'échapper de Russie. On savait cela. Je venais de danser à New-York ; un homme, se disant l'envoyé d'une grande société de production, me fit des propositions :

— Nous voulons, dit-il, tirer un film de votre vie dont vous écririez vous-même le scénario.

Serge Lifar ne revit jamais le messager. Mais celui-ci lui avait donné une idée magnifique dont il allait profiter.

— Ainsi, dit-il, le premier film que je tournerai sera l'histoire de ma naissance jusqu'à l'arrivée chez Diaghilew. De mon adoption par une troupe de ballet, ma nouvelle famille; jusqu'à mon premier engagement, j'ai travaillé sans savoir que je serais un jour danseur. Ma vie est un tissu d'aventures, comme vous le savez. Le petit garçon que j'étais en 1914 put, avec mille ruses, se glisser parmi les soldats mobilisés. Quand mon père m'aperçut, il m'administra une correction inoubliable. C'est cela et bien autres choses que je compte raconter dans mon premier film. Je pense que le cinéma nous a déjà beaucoup donné et je me sens envers lui plein de gratitude. J'ai vu plusieurs fois *Symphonie inachevée*, qui m'a toujours profondément ému. Je n'aime pas beaucoup les films russes, qui ont perdu le caractère national, mais certains films d'actualité ou de reportage m'ont ravi. J'imagine que je ferai moi-même la mise en scène de mon film, assisté, naturellement, d'un conseiller pour la technique.

Et Serge Lifar conclut :

— J'aime tellement le cinéma que je dépense à voir des films tout l'argent que je gagne avec mes pieds.

Ajoutons que sa plus grande ambition est d'aller à Hollywood, comme artiste cinématographique cette fois. Il a sur le cinéma des idées nouvelles, originales, et ce beau danseur a bien raison de vouloir s'exprimer par le film au studio, comme il s'est exprimé par la danse dans le ballet moderne. Il va prouver que l'union de la danse et du cinéma peut être féconde.

Rémy Garrigues.

Serge Lifar, dans une de ses créations chorégraphiques de « Bacchus ».

Alice et Dan suivaient avec attention les péripéties de la course.

BROADWAY BILL

PRODUCTION COLUMBIA
RÉALISÉE PAR FRANK CAPRA,
ÉDITÉE PAR LES FILMS OSSO.

Warner Baxter	Dan Brooks.
Myrna Loy..	Alice.
Walter Connoly.	J.-L. Higgins.
Helen Vinson..	Margaret.
Douglas Dumbrille.	Eddie Morgan.

Dan Brooks était le gendre de L. Higgins, le gros industriel dont la fabrique de carton était si importante qu'elle comptait plusieurs milliers d'ouvriers, et l'on avait appelé l'endroit où cette industrie avait son siège social Higginsville ; le vieux Higgins avait pris Dan comme administrateur-délégué, mais il n'en était pas plus fier pour cela. C'était chaque jour des scènes de famille plutôt regrettables qui avaient lieu dans le foyer des Higgins. Quand l'industriel apercevait son gendre, il lui disait toujours :

— J'espère, Dan, que vous n'avez pas d'ampoules aujourd'hui.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demandait Dan.

— Il me semble que votre stylo ne doit pas vous avoir fatigué les doigts, car on ne vous voit jamais dans vos bureaux.

— J'y viens quelquefois cependant.

— Oui, quelquefois, mais pas souvent. On vous voit plutôt aux courses qu'à la fabrique.

— M. Dan Brooks aime mieux les chevaux que les ouvriers, disait Mme Higgins.

Ils ne semblaient pas se douter de la présence d'Alice.

— C'est possible, disait Dan.

— Dan a raison, s'écriait Alice, sa belle-sœur qui, elle, était célibataire.

— Comment? Vous encouragez sa paresse? demanda Higgins à sa fille.

— Non, mais j'encourage ses goûts que je partage.

— Merci, Alice, dit Dan, ses entant défendu par la jeune fille.

Il en avait assez de ces scènes de famille ; il ne voulait pas être plus longtemps l'objet des railleries et des quolibets des Higgins. Sa femme ne pouvait supporter son amour des chevaux ; et lui, Dan, ne pouvait supporter sa femme. Tout était donc pour le mieux. Il décida de partir, mais il ne voulait pas partir seul. Après avoir jeté un adieu définitif à la famille Higgins, Dan se dirigea vers l'écurie où se trouvait son cheval Broadway Bill. C'était sur ce pur sang que Dan avait mis tout son espoir. Celui-ci le consolerait de sa défaite auprès de la famille Higgins, et il dit à Whitney, son fidèle garçon :

— Apprête le cheval, nous allons partir.

— Pour où cela? demanda Whitney.

— Tu le sauras en me suivant, fit Dan.

— Vous savez bien, patron, que je ne vous quitterai jamais, dit Whitney.

— Merci, boy, fit Dan en serrant la main du garçon.

Et, en compagnie de Broadway Bill et de Whitney, Dan Brooks se dirigea vers un centre d'entraînement. Hélas ! il n'avait pas beaucoup d'argent, et, quand il arriva à l'entraînement, il fut obligé de supplier un fermier de lui céder l'usage de sa grange près du champ de course et il lui dit qu'il le paierait quand Broadway Bill serait vainqueur, ce qui ne devait pas tarder. Il allait prendre ses repas dans une pension de famille qui n'était pas loin de son écurie, et il rencontra là le colonel Pettigrew, un pilier de champ de courses qui était redevable d'une certaine somme à la patronne de la pension de famille. Celle-ci lui avait fait crédit sur sa bonne mine, et puis aussi parce que le colonel avait promis de l'épouser. Pettigrew et Dan devinrent bien vite des amis, et tous les deux firent de grands rêves sur Broadway Bill, attendant avec impatience la compétition dans laquelle le cheval devait se distinguer. Mais Broadway Bill arriva bon dernier au poteau dans sa

première course. Et Dan n'en revenait pas.

— Qu'est-ce qu'a votre sacré carcan? lui demanda le colonel.

— Il s'ennuie, répondit très sérieusement Dan.

— Pourtant il est à la campagne, dit le colonel qui aimait la plaisanterie.

— Ne dites donc pas de bêtises, fit Dan. Si on vous séparait de la patronne de votre pension de famille, vous ne seriez peut-être pas si content que ça.

— Cela n'a pas de rapports avec votre cheval.

— Il faut que je lui trouve un camarade, dit Dan. Il était lié avec Sketer, un coq magnifique, et je suis sûr qu'il le regrette.

— C'est possible, dit le colonel.

Sur ces entrefaites, Alice arriva avec Sketer, le jeune coq qu'elle tenait sous son bras, et l'on peut deviner avec quelle joie elle fut accueillie par Dan :

— Ma chérie, enfin, je vous revois.

— J'étais trop malheureuse sans vous.

— Comme c'est bon de vous entendre, Alice.

— Les gens là-bas sont détestables, ils n'aiment rien.

— Si, ils aiment le cartonnage, dit en riant Dan.

— Mais, moi, je ne peux le souffrir, dit Alice.

— Qu'allez-vous faire?

— Je veux rester ici.

— Mais, vous voyez ma maison : c'est cette grange qui est là tout près; vous ne pouvez pas rester là.

— Vous y vivez bien, vous, Dan.

— Ce n'est pas la même chose, dit le jeune homme.

— Et pourquoi donc? dit Alice.

— Alors, c'est convenu?

— Oui, fit Alice, je ne veux pas retourner à la maison avant le Grand Prix.

— C'est-à-dire avant la victoire de Broadway Bill.

— Naturellement.

Il s'agissait maintenant de faire inscrire Bill dans le Grand Prix. Dan, Alice, Whitney et le colonel, après bien des ruses, réussirent à se procurer assez d'argent pour cela. Mais il y avait une condition. Ou, plutôt, plusieurs conditions. Si le cheval était battu, Dan était obligé de retourner à Higginsville, le colonel d'épouser la patronne de la pension, et Alice de perdre l'homme qu'elle aimait. Pour toutes ces raisons, il fallait que Broadway Bill gagnât à tout prix. Il était coté à 100 contre 1. A New-York, un millionnaire en traitement dans une clinique, mit deux dollars sur sa chance, histoire de faire une farce ; mais la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et la cote de Bill tomba rapidement à 10 contre 1. Un joueur qui joue gagnant sur son propre cheval est toujours enchanté, car si la cote de Broadway Bill baissait, celle de son cheval monte du même coup, et lorsque celle-ci aura atteint 20 contre 1, le propriétaire jouera son maximum. Mais tous ces beaux rêves risquaient d'être anéantis, car Broadway Bill fut saisi en paiement d'une facture de fourrage. On devine quelle colère s'empara de Dan lorsqu'il vit emmener son cheval. Il s'écria :

— C'est ridicule; vous le prenez au moment où il va rapporter de l'argent !

— Vous en êtes bien sûr ?

Plus rien ne s'opposait, désormais, à leur union.

— Sûr comme j'existe, dit Dan. Broadway Bill est un cheval de premier ordre.

Et comme Dan protestait, une dure bataille eut lieu entre le fermier et le jeune homme qui fut arrêté par la police. Mais le joueur, qui s'était porté garant du cheval, paya la facture du fourrage, et le jour du Grand Prix arriva. En dépit de son jockey, qui avait reçu l'ordre de tirer sur Broadway Bill, le cheval gagna la course ; mais il fit un tel effort qu'après avoir passé le poteau, il tomba mort, terrassé par une embolie. Le chagrin de Dan fut sincère et poignant. Mais il aimait tant les chevaux que ce désastre le rendit plus fervent encore du sport hippique. Il rêvait d'autres courses et d'autres succès, et il aurait voulu dire son histoire à quelqu'un ; malheureusement, Alice était partie pour Higginsville, car elle ne pouvait pas vivre dans ce trou perdu au milieu des valets d'écurie. Dan n'eut plus qu'une pensée : la revoir. Mais il dut attendre longtemps. Il lui fallut rester encore deux années loin d'elle. Au bout de ce temps, il la rejoignit, et là une bonne nouvelle l'attendait. Sa femme avait demandé le divorce contre lui et elle l'avait obtenu. Donc Dan était libre. Plus rien ne s'opposait désormais à son union avec Alice. Ils se marièrent. Ils étaient certains d'être heureux, parce qu'ils avaient les mêmes goûts la même compréhension de la vie. Ils aimaient mieux les chevaux que le cartonnage ; aussi, dès qu'ils furent unis, s'empressèrent-ils de fuir Higginsville et ses habitants.

Leur idylle avait été de courte durée.

Mireille

MIREILLE vient de sauter au bas de son aérodynamique. Ce petit bout de femme est d'une activité débordante. Trois occupations se partagent son temps : la scène, le micro — écran et T. S. F. — et la chanson. Ah! les chansons de Mireille... Qui n'a fredonné : Couchés dans le foin, Si la question vous embarrasse, les Trois gendarmes, *etc., dont on ne sait ce qui est le plus spirituel de la musique ou des paroles. La jeune artiste y a apporté une sorte de candeur teintée de mutinerie qui lui est particulière et fait de ces chansons quelque chose de très frais et de très jeune. Jean Nohain en a écrit les paroles. Association fructueuse qui nous vaut des mélodies charmantes.*

— Je me suis d'abord orientée vers le théâtre, me dit Mireille; après une audition, je suis entrée à l'Odéon. C'est, le croiriez-vous, dans cette maison austère que m'est venu le goût de la chanson! Un jour, pour m'amuser, je jouais un petit air de piano au foyer de l'Odéon, quand Claude Dauphin, qui m'écoutait, me dit :

« — J'ai un frère qui fait des vers pour s'amuser, lui aussi ; il faudra que je vous mette en rapport.

« A son frère, Jean Nohain, il confia :

« — Je connais un nègre qui fait de la musique très rythmée; tu devrais venir l'entendre...

« Et voilà comment sont nées mes chansons », conclut Mireille en souriant.

Répondant à ma question, la jeune actrice avoue son faible pour le micro.

— Je ne sais vraiment pas si je préfère la scène à l'écran; à la scène, je vois tout de suite les réactions du public, mais, au micro, j'ai beaucoup moins le trac.

L'heure vivante et joyeuse du dimanche soir, au Poste Parisien, intitulée «les Amis de Mireille », est l'œuvre de la jeune artiste.

— Avec Jean Nohain et Claude Dauphin, me confie-t-elle, je vais voir des personnalités auxquelles je demande de se réunir un jour au studio du Poste Parisien. Une fois là, je les interviewe sur un sujet donné, et, avec leurs réponses et les indispensables mouvements de foule pour donner l'illusion que cela se passe dans mon salon, on compose un film sonore, « production Poste Parisien », que l'on ressert le dimanche suivant, tout chaud, aux auditeurs...

L'activité de Mireille ne s'arrête pas là. Elle a écrit la partition de maints films américains et, en France, Chourinette, le Truc du Brésilien, *etc...*

— Mes rôles préférés à l'écran? Peut-être bien les Vingt-huit jours de Clairette *et aussi* la Paix chez soi.

— Pour terminer, vous allez me conter une anecdote pour les lecteurs de Ciné-Miroir?

— Bien volontiers. Tout récemment, je reçois une lettre qui commençait à l'encre, se continuait par un espace... vide, puis se terminait au crayon. Une charmante lettre de collégien :

« Mademoiselle, terminait-il, je suis obligé de me cacher dans un coin, car mes parents rentrent et eux ne sont pas comme moi: ils n'aiment pas du tout vos chansons...»

N'est-ce pas délicieux ? JANINE AUSCHER.

Une récente photo de Mireille avec dédicace musicale.

René Lefèvre en tenue de cavalier.

René Lefèvre vu par son chien

TOUT le monde sait que René Lefèvre est l'ami des bêtes, et, forcément, les bêtes sont aussi ses amies... C'est ce que je tentais d'expliquer à Gyp, magnifique « cocker » aux poils chocolat, qui me faisait les honneurs de l'appartement en l'absence de son maître.

Gyp, premier prix de beauté du dernier concours canin, type parfait de la fidélité, jappa familièrement:

— Ma chère, me dit-il, ne vous gênez pas avec moi, interviewez-moi autant que vous voudrez ; mon maître est parti faire de l'équitation au Bois et il ne sera pas de retour avant une heure...

Puis il me fit signe de le suivre à travers la galerie, et nous entrâmes dans le bureau où, sous toutes les formes et toutes les couleurs, tableaux, dessins, livres, miniatures, plâtres et bronzes, siégeaient des chevaux, sans compter les innombrables fers de tous calibres des vainqueurs de courses qu'affectionne René Lefèvre. Sur le tapis, je heurtai un renard rouge... naturalisé et réduit à l'état de descente de lit.

— C'est une de mes chasses, m'expliqua Gyp en s'asseyant dessus.

— Vous me disiez que René Lefèvre... enchaînai-je.

— Ah ! ma chère, quel type épatant, et pas cabot pour un sou, je vous le jure ! Certes, il a bien ses petites manies; il est parfois, comment dirai-je? oui, c'est cela, un peu «cockney» ou « titi », si vous préférez, mais c'est un cœur d'or ! Et puis, c'est qu'il a du talent avec cela ! Ah ! si vous l'aviez vu l'autre jour...

Mais, tout à coup, une nouvelle idée traverse l'esprit du chien et il passe comme une ombre dans ses yeux pailletés d'or.

— C'est malheureux qu'il ait cette satanée passion du cheval et cette manie de toujours vouloir monter lui-même... Je ne suis jamais tranquille !

— Et le cinéma? lui demandai-je pour changer le cours de ses idées.

— Ah ! le cinéma, c'est encore sa passion, mais dites donc, cela a l'air de reprendre très sérieusement cette année? Mon maître est sollicité de partout. Ainsi, il est rentré de Prague où il tournait *le Coup de Trois* sous la direction de Maurice de Canonge ; il est d'ailleurs enchanté de son séjour là-bas ; tout y marchait, paraît-il, à merveille ! Je crois, permettez-moi de le dire, qu'il sera très « rigolo », car il porte une de ces petites moustaches... Vous vous rendez compte? Mais lui ne se prononce jamais là-dessus (et je vous prie de ne pas répéter que c'est moi qui vous l'ai dit) ; il dit toujours : « Le public jugera. » C'est un as ! Ah ! oui, je vous disais que, à peine remis des fatigues du voyage, *nous* avons commencé à tourner (Gyp dit : *nous!*) *les Epoux scandaleux*, et ensuite ce sera *la Femme que j'ai trouvée*, de Riera, sous la direction de l'auteur... *Nous* lisons actuellement un troisième scénario que *nous* réaliserons sans doute après ces deux-là !

Gyp poussa un profond soupir :

— Mais vous connaissez le proverbe : « Heureux en affaires, etc... » Eh bien ! j'ai une confidence à vous faire : j'aime la petite chienne du « quatrième » et mon maître ne veut pas que je l'épouse... Ne pourriez-vous pas intercéder en ma faveur?

Justement à cet instant, René Lefèvre, en tenue de cheval, faisant tournoyer sa cravache, entrait en coup de vent.

— Je m'en doutais ! s'écria-t-il, « Monsieur » pleure dans le giron de Mademoiselle et dit du mal de son « pépère » !

Puis, me prenant à parti :

— Hein ! croyez-vous, un « Cocker-Premier-Prix-de-Beauté », dont je suis si fier, qui voudrait que je lui accorde la patte d'une chienne... « papillon »? Quelle mésalliance ! J'en rougis !

PAULE HUTZLER.

Gyp, le chien de René Lefèvre.

A HOLLYWOOD

Tabous

On ne saurait croire combien le métier de producteur de cinéma devient compliqué à Hollywood tant se multiplient les sujets interdits. Et la censure n'est pas seule à sévir avec une rigueur qui n'est pas toujours justifiée : tous les corps de métier, dès qu'ils se croient atteints dans leur honneur corporatif, élèvent des protestations, de même que les nations étrangères par l'entremise de leurs consuls respectifs, les villes calomniées, les États d'Amérique lorsqu'on raille leurs travers.

Avant tout, il faut se garder de toucher aux religions et même un film comme les Dix Commandements *suscita d'âpres critiques. Croirait-on que l'innocent Harold Lloyd lui-même eut la malchance de s'attaquer à un sujet tabou en faisant des Chinois les traîtres d'un de ses films? Bien que ce ne fût qu'une comédie, les fils du Céleste Empire prirent fort mal la plaisanterie et la popularité du sympathique acteur subit depuis lors une éclipse à peu près totale.*

Beaucoup de scènes de Scarface *durent être détruites et tournées une seconde fois, le scénariste ayant eu la malencontreuse idée de faire du célèbre gangster un sujet italien. Pouvait-on mécontenter l'innombrable et honnête population italienne établie aux Etats-Unis?*

La nationalité des « traîtres » est, du reste, un des principaux soucis des producteurs tant les susceptibilités sont vives parmi les nations étrangères. Après avoir dû renoncer aux Italiens, Mexicains, Espagnols, qui refusaient de se laisser portraicturer sous les traits de criminels illettrés, il fallut abandonner le classique Français à moustaches, mangeur de grenouilles ; l'Anglais traditionaliste et prétentieux ; l'Allemand militariste et grand buveur de bière, sous peine de se fermer à jamais le marché de ces pays. La Russie paraissait de tout repos, le gouvernement soviétique ayant depuis longtemps interdit les films américains, produits d'un capitalisme exécré. Le « vilain » laissa pousser sa barbe, coiffa pour un temps la toque d'astrakan et chaussa les bottes inévitables. Mais, hélas, la Russie a rouvert ses salles aux jolies stars californiennes et les traîtres sont de nouveau en quête d'une nationalité !

On ne saurait croire avec quelle indignation le film d'Eddie Cantor, Kid d'Espagne, *fut reçu à Mexico. Comment un sale* gringo *osait-il se moquer du sport national, des sacro-saintes courses de taureaux? Aucune excuse, aucune explication ne parvint à apaiser le courroux déchaîné : le film fut interdit.*

Et croyez-vous que Chicago accepta sans élever des protestations passionnées, le fait de se voir qualifiée de paradis des gansgters? Ce fut un tollé général et même la Chambre de Commerce s'en mêla. Hollywood jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus !

Mickey lui-même n'échappa ni aux critiques ni aux ciseaux de la redoutable censure, le jour où il commit le crime d'embrasser Minnie dans le cou... Jackie Cooper ayant, dans Skippy, *subrepticement reposé sa brosse à dents sans en avoir fait usage, une Société d'hygiène protesta vertueusement : n'essayait-on pas de corrompre la jeunesse en lui donnant de mauvaises habitudes ? La scène fut impitoyablement coupée et la morale sauvée !*

Le barreau s'émut fort de Crime sans passion, *qui révélait l'indignité d'un avocat ; la corporation des manucures s'offensa d'un mot prononcé par une charmante star dans un film où elle jouait de trop près avec la main d'un joli garçon ; le syndicat des coiffeurs, d'une calomnie lancée à un garçon, et la Société protectrice des animaux est toujours en bataille. On voit combien il est difficile de ne mécontenter personne au royaume du cinéma !*

GENOVA.

POUR RESTER STAR !

OLIVER HARDY eut un sourire qui s'acheva en grimace ; il pivota brusquement sur ses talons comme s'il redoutait une attaque venue de derrière, parut déconcerté de ne trouver personne, haussa les épaules et me sourit à nouveau.

— Je vous demande pardon, c'est plus fort que moi. J'ai toujours l'impression que cet imbécile (c'est de Laurel qu'il s'agit) va profiter de ce que j'ai le dos tourné pour se livrer à quelqu'une de ses facéties de mauvais goût ! Vous me demandiez donc ce qu'il faut pour devenir star ? pour le rester ?

Le sourire de Hardy se fit plus persuasif.

— D'abord, naître sous une bonne étoile... C'est essentiel. Ensuite avoir des dons, rencontrer un directeur assez intelligent pour reconnaître une étoile quand il la voit, fût-ce en plein jour. Maintenant, pour garder sa place, c'est plus difficile. Les agents de publicité sont de braves types assez ingénieux, mais ils sont bien surfaits. Heureusement que mon génie inventif est là pour suppléer à la médiocrité de leur imagination.

Hardy baissa modestement les yeux et rapprocha sa chaise de la mienne d'un air mystérieux.

— Les autres acteurs s'ingénient tant bien que mal à faire parler d'eux. Croiriez-vous que Tom Mix a fait poser d'énormes lettres lumineuses sur le toit de sa maison si bien que, quand le soir tombe, tout Hollywood est attiré par son nom qui flambe comme un incendie.

D'un geste de la main, Hardy repoussa ces moyens faciles et, confidentiel :

— Je suis un homme discret qui répugne à se mettre en évidence. Aussi mon papier à lettres porte-t-il simplement en en-tête un très grand Hardy et un tout petit Laurel... Ce n'est rien. Vous savez que notre célébrité. — je dis *notre* à cause de Stan. Sa part est petite comme sa personne, mais je suis bon camarade ; donc notre célébrité est mondiale ; je dis bien, mondiale, et je vais vous le prouver. En Tchécoslovaquie, on a frappé une pièce de monnaie à notre effigie. Mon profil côté face ; celui de Laurel, côté pile ! Que dites-vous de cela ? Même ce poseur de Charlot, qui se prend pour Napoléon, ne peut en dire autant ! Eh bien! croyez-vous qu'un agent de publicité aurait trouvé ça ? Je viens d'écrire là-bas pour qu'on m'en envoie toute une caisse et je ne paierai plus qu'en monnaie tchécoslovaque.

Oliver Hardy passa discrètement les pouces dans les entournures de son gilet et se mit à arpenter la pièce.

— Convenez que cela a plus de chic que cette publicité de mauvais aloi de Frederic March qui fait imprimer son nom sur la bague de ses cigares, que Lilian Harvey, dont on distingue à cent mètres le monogramme brodé sur le revers de son manteau, ou que Thelma Todd, qui a ouvert un café sur la plage de Santa-Monica et étale son nom en lettres de feu sur la porte !

A ce moment, une toux discrète se fit entendre et nos regards convergèrent vers la porte. Stan Laurel se tenait sur le seuil, appuyé négligemment au chambranle.

— Je crois que vous oubliez Greta Garbo, dit-il avec un petit rire facétieux. Ignoreriez-vous par hasard que la Suède a fait imprimer un timbre en son honneur ?

Et comme Hardy semblait tout déconfit, Stan lui frappa sur l'épaule d'un air protecteur.

— Ne t'en fais pas, mon pauvre Oliver. Je vais arranger ça. Heureusement que mon génie inventif supplée à ton manque d'imagination... Je vais faire imprimer des billets de banque : on mettra ta bonne balle d'idiot d'un côté et ma physionomie spirituelle de l'autre ; ça équilibrera. Tu n'aurais pas trouvé cela, hein ?

Un vase vola, manqua son but et s'écrasa contre le mur. Laurel prit une lampe. Je m'éclipsai discrètement.

SUNLIGHT.

Stan Laurel à une drôle de façon de se fourrer le doigt dans l'œil, il le met dans celui de son voisin !

L'île au

Réalisation de V
l'œuvre célèbr
Edition Metro

DISTRI

Wallace Berry..
Jackie Cooper..
Lyonel Barrymor
Otto Kruger.. ..
Lewis Stone.. ..
Nigel Bruce. .. ..

Ce soir-là, le vieux captain Billy Bones poussa la porte de l'auberge de « l'Amiral Benbow » et alla s'asseoir dans un coin de la salle basse.

Le captain, vieux loup de mer, qui avait bourlingué sur tous les océans du globe, avait l'habitude de venir à cette auberge située à un endroit désert de la côte anglaise. Il était, ce soir-là, encore plus vieux et plus fatigué que d'habitude. Il sentait venir la mort, et comme il n'avait au monde nul parent et nul ami, il voulait faire profiter des richesses qu'il avait accumulées au cours de ses années de piraterie le jeune Jim et sa mère, Dorothy, la patronne de l'auberge.

— Lorsque je ne serai plus, leur dit-il, montez à bord de mon bateau ancré là-bas à quelques encâblures de la côte, ouvrez le coffre qui se trouve dans ma cabine et dont voici la clef. Vous y trouverez de quoi vous enrichir vous et tous les vôtres.

Quelques jours après, le vieux captain mourut.

— Dieu ait son âme ! murmura la mère Dorothy.

— Je crois que ce sera plutôt le diable ! répliqua Jim.

Aussitôt après la mort du pirate, Jim et sa mère montèrent à bord du bateau du vieux Billy Bones et ouvrirent le coffre que celui-ci leur avait indiqué. Ils y trouvèrent très peu d'or, mais, tout au fond, il y avait une carte et un vieux parchemin qui indiquait l'endroit exact où était enterré le trésor du célèbre boucanier « Captain Flint ».

La mère de Jim, fort embarrassée, décida de confier son secret au bourgmestre du village voisin et à son ami le docteur Livesey.

— Il faut, dit-elle, que vous m'aidiez à retrouver ce trésor fabuleux. Nous le partagerons et nous deviendrons tous riches.

Le bourgmestre et le docteur acceptèrent la proposition de la vieille aubergiste. Et ils préparèrent aussitôt une expédition pour partir vers l'île où devait se trouver le trésor. Il fut décidé que Jim ferait partie de cette expédition.

Ils équipèrent un navire et engagèrent un équipage.

Parmi les matelots recrutés pour le départ lointain, se trouva un pirate sanguinaire nommé John Silver. Lui aussi, au cours de ses nombreux voyages, avait entendu parler du fabuleux trésor du vieux boucanier, et il ne désespérait pas de se l'approprier pour lui seul.

Le voilier appareilla par un beau temps qui donnait espoir aux navigateurs et ce fut en chantant qu'ils cinglèrent vers le Pacifique.

La petite fille était en admiration devant l'air décidé de Jim.

Au cours du voyage, Jim se lia d'amitié avec John Silver et celui-ci, le faisant profiter de sa vieille expérience, fit son éducation de marin.

Trésor

V. Fleming, d'après
re de Stevenson.
o-Goldwyn-Mayer.

IBUTION

..	John Silver.
..	Jim.
re.	Billy Bones.
..	Docteur Livesey.
..	Captain Smollett.
..	Trelawney.

Au cours du voyage, le jeune Jim se lia d'amitié avec John Silver, et, une nuit, alors que le navire était déjà en vue des côtes de l'île au trésor, Jim surprit une conversation entre John Silver et ses acolytes, membres de l'équipage.

— Il faut nous débarrasser au plus tôt du bourmestre et du docteur, disait John; quant au jeune garçon, j'en fais mon affaire. Alors nous aurons les mains libres et le trésor sera pour nous.

Jim, horrifié par le double meurtre projeté, prévint aussitôt le capitaine Smollett, qui commandait le navire de l'expédition.

Celui-ci, aussitôt débarqué, avec l'aide de quelques matelots fidèles, organisa la défense. Ils se réfugièrent tous dans un fortin abandonné qui avait été édifié autrefois sur les bords de l'île.

Les bandits, cependant, s'étaient emparés de la carte indiquant la position exacte du trésor. Jim décida de la leur reprendre. Un soir, il se glissa hors du fortin et réussit à retourner à bord du navire. Il approchait déjà de la cabine où se trouvait la carte, lorsqu'un des forbans l'aperçut. Il le mit en joue et le pauvre Jim aurait été certainement tué si John Silver, survenu à l'improviste, n'avait détourné l'arme et ne lui avait ainsi sauvé la vie.

— Tu vas me promettre, dit-il à l'enfant, de ne pas essayer de rejoindre tes amis. Autrement, je ne donne pas cher de ta peau.

Comme Jim, au cours des jours qui suivirent, tint parole, John Silver décida désormais de le prendre sous sa protection.

Avec John et Jim, les bandits purent enfin se rendre à l'endroit indiqué sur la carte. La cachette était vide. Les bandits crurent alors que John Silver les avait trahis. Ils se retournèrent contre lui et voulurent le tuer ainsi que Jim qu'il avait pris sous sa protection. Mais, à ce moment, le bourgmestre et le docteur Livesey survinrent à la tête de leurs matelots restés fidèles; ils réussirent à désarmer et à capturer tous les bandits.

Plus heureux que ceux-ci, le bourgmestre et ses amis s'emparèrent enfin du trésor et ils s'embarquèrent en abandonnant sur l'île tous les forbans qui les avaient trahis. Ils n'emmenaient avec qu'eux que John Silver pour qu'il soit jugé et pendu.

Mais Jim, qui avait malgré tout beaucoup d'amitié pour John Silver, et qui n'oubliait pas que celui-ci lui avait sauvé la vie, aida le vieux forban à s'échapper lorsque le navire fut en vue des côtes anglaises.

Jim n'avait pas oublié que John Silver lui avait sauvé la vie et il aida le vieux forban à s'échapper quand ils furent en vue des côtes.

Tu vas me faire le plaisir de rester à bord, lui dit durement John Silver.

du studio à la ville

Qui reconnaîtrait Henri Rollan sous son maquillage dans « Le Clown Bux » ?

Le Grand Prix du cinéma français

La Société d'Encouragement à l'Art et l'Industrie a décidé de rendre annuel le concours du « Grand Prix du cinéma français », qui sera décerné, sous l'égide de Louis Lumière, au meilleur film français de l'année.

Ce film devra répondre à la définition du « Film français », conformément au règlement de la commission de contrôle cinématographique. Il devra, en outre, être tiré d'un scénario original français de préférence, ou d'un scénario tiré d'une œuvre française.

Le film devra comporter un métrage minimum de 2.000 mètres.

Les producteurs qui désirent que leurs films prennent part au concours devront adresser, avant le 31 octobre 1935, une demande par lettre recommandée, dont il sera accusé réception, au siège social de la S. E. A. I, 62, rue Caumartin, à Paris.

Le Ciné-Club de la Femme

Madame Lucie Derain vient de fonder le Ciné-Club de la Femme, sous le patronage du journal *Eve*. Ce club est destiné à permettre aux femmes de revoir de beaux films choisis selon une ligne strictement féminine, et de les juger au cours de débats où toutes les opinions seront respectées. Le Ciné-Club de la Femme a donné sa première séance le vendredi 15 mars, à 21 heures, salle F. I. F. au Building Marignan. Elle fut consacrée à *la Maternelle*, de J.-Benoît-Lévy et Marie Epstein, présenté par l'auteur du livre, M. Léon Frapié. Après la projection eut lieu un débat sur : la femme et l'enfant.

Jane Aubert et Maurice Escande, au cours d'une prise de vues du film « Les Epoux scandaleux ».

Rachel Devirys reparaît

Rachel Devirys qu'on n'avait pas applaudie depuis quelque temps, reparaît actuellement dans *le Vertige*, le beau film de la Fox.

Elle y a composé, avec sa distinction et son talent habituel, le personnage très élégant de la princesse Koupiska. Dans ce rôle, malheureusement trop court, elle a donné une fois de plus la pleine mesure de son jeu si naturel et si vrai, et qui a fait d'elle une de nos grandes vedettes de l'écran.

On reverra bientôt, d'ailleurs, Rachel Devirys dans *l'Ecole des Vierges*, un nouveau film de Pierre Weil qu'elle vient de terminer. Elle est actuellement à Berlin où elle joue dans *Amphitryon*, aux côtés d'A. Bernard, H. Garat, Florelle, Jeanne Boitel et M. Moreno.

A son retour, Rachel Devirys commencera un nouveau film de Pierre Weil.

On tourne « Tovaritch »

La réalisation de *Tovaritch* se poursuit sous la direction personnelle de Jacques Deval, avec la collaboration de Jean Tarride et Germain Fried.

Commencé au studio de Joinville, *Tovaritch* a déménagé rue Francœur où le décorateur Aguettand a reconstitué le grand appartement du banquier Arbeziah. Alerme et Marguerite Deval ont pris possession de leur nouveau logis et ont engagé un ménage bizarre à leur service. Il s'agit d'Irène de Zilahy et d'André Lefaur.

C'est dans ces luxueux appartements qu'a lieu le grand dîner donné par Arbeziah et sa femme en l'honneur du commissaire au pétrole, le camarade Gorotchenko. Pierre Renoir a trouvé un maquillage d'une vérité singulière pour interpréter ce rôle important et puissant. Il y aura également à ce dîner l'excellent Mauloy, dans le rôle du sous-gouverneur de la Banque de France, et Wina Winfried, personnifiant la mystérieuse lady Carrigan.

Sur l'autre joue !

Les premières scènes de *la Rosière des Halles*, que réalise actuellement Jean de Limur, se déroulent dans le confortable appartement de l'auteur dramatique Lucien Dunois, qu'interprète Larquey. Assis devant sa table de travail, ce dernier se torture les méninges pour que les personnages de la pièce qu'il écrit soient « nature ». La scène d'amour, particulièrement, ne « vient » pas et les ratures s'accumulent. A ce moment, Paulette Dubost, la nouvelle cuisinière arrivée le matin de la campagne, vient annoncer que : « Madame est sortie ». Larquey a une idée : cette fille va lui donner les répliques qui lui font défaut. En deux mots, il lui explique la situation et commence la scène de séduction. Le résultat est aussi instantané que décourageant, car la petite paysanne, prenant la chose au sérieux, lui applique un vigoureux soufflet. A ce moment, le metteur en scène crie : « Stop ! » Larquey lui dit alors, tranquillement : « Si nous devons recommencer plusieurs fois, vous serez bien gentil de dire à Paulette qu'elle tape un peu sur l'autre joue. »

L'uniforme de Gary Cooper

Dans *les Trois lanciers du Bengale*, où il connaît actuellement un des plus beaux succès de sa carrière, Gary Cooper porte avec une mâle élégance la tenue d'officier de l'armée des Indes. Et ce n'est pas sans regret, que, les prises de vues terminées, il abandonna son uniforme !

Le soir de la « première » du film, à Hollywood, Gary, arrivant au théâtre, admira, comme tous les invités de Paramount, la décoration de la façade.

De même qu'au Paramount de Paris, de magnifiques lanciers du Bengale, en grande tenue, montaient la garde devant les portes d'entrée. Et Gary Cooper, à la fois étonné, amusé et un peu ému, reconnut sur un des « lanciers » — un gaillard de haute taille ! — l'uniforme qu'il avait porté pendant plusieurs semaines, alors que, devant la camera, il était le lieutenant Mac Gregor, du 41e Lanciers du Bengale !

Une voie triomphale

Il y a quelque temps, le ministre de la Marine marchande devait se rendre à Saint-Nazaire pour assister au lancement du paquebot *Ville-d'Alger*.

En prévision de son passage, la circulation de Nantes à Saint-Nazaire avait été réglementée, et les gendarmes, postés de loin en loin au bord de la route et à chaque carrefour, assuraient le service d'ordre.

Soudain apparut une magnifique voiture ; un coup de sifflet retentit, répété de proche en proche, et aussitôt les braves gendarmes se figeant en un « garde-à-vous » impeccable, saluèrent... la locomotive Paramount qui se rendait à Saint-Nazaire.

Impressionnée par les chromes étincelants et les fanions de la locomotive publicitaire, la maréchaussée l'avait prise pour la voiture ministérielle et, ce jour-là, la locomotive suivit une voie triomphale jusqu'aux portes de Saint-Nazaire.

Films franco-russes

On parle avec insistance, depuis quelque temps déjà, de tourner à Moscou des versions françaises de films russes avec des artistes français. On dit même que Marie Glory serait la vedette du premier de ces films, *Pierre le Grand*. Cette artiste s'est effectivement rendue dernièrement à Moscou, au festival cinématographique.

Cette collaboration franco-russe ne peut qu'apporter des résultats intéressants si on en juge par le succès qu'obtiennent chez nous les films russes présentés, cette saison, par le Trust Cinématographique Européen, société française qui a acquis les droits de présentation des films russes pour l'Europe. Cette société a déjà présenté *l'Orage*, *les Joyeux Garçons*, et passe actuellement *les Nuits de Saint-Pétersbourg*, qui commencent leur deuxième mois d'exclusivité au Max-Linder.

Monique Rolland, la charmante vedette d'un nouveau film de Richard Pottier « Les Deux gagnants ».

Une scène amusante de « Fétiche prestidigitateur ».

Réalisation de W. Starewitch.
Exclusivité Gelma Films.

Fétiche

AVANT la guerre, il y avait au lycée de Kovno, ville russe devenue depuis la capitale de la Lithuanie, un professeur d'histoire naturelle du nom de Starevitch. C'était un pédagogue aux idées larges ; en classe, il ne plongeait pas son nez dans un livre et ne récitait pas, d'une voix monocorde, un long chapitre indigeste que les élèves ne pouvaient égayer qu'en griffonnant sur les buvards ou leurs pupitres. Wladislas Starevitch savait animer ses leçons, les rendre passionnantes. Les plantes, les bêtes, les cristaux, il parlait de tout cela avec chaleur et avec verve. Les bêtes surtout l'intéressaient. Il connaissait toutes les variétés du monde animal. Il n'ignorait aucune manie, aucun travers, aucune habitude d'aucune créature vivante. Un jour, c'était en 1910 ou 1911, Starevitch assista à Moscou à un spectacle cinématographique. Du coup, l'idée lui vint de montrer à l'écran les bêtes qui lui étaient chères. Mais comment s'y prendre ? Il ne disposait pas de capitaux, il ne pouvait pas entreprendre d'expéditions ; c'est alors qu'il imagina de substituer aux bêtes vivantes des marionnettes parfaitement ressemblantes, en fil, en bois, en carton, et de les animer, image par image. Le travail fut minutieux, mais le résultat dépassa les plus optimistes prévisions. On se souvient du succès remporté par Starevitch dans ses ballets de marionnettes enchantées, qu'il nomma *Horloge magique, l'Amour blanc et noir, la Cigale et la Fourmi*, et, récemment, *le Roman du Renard*, auquel il consacra trois ans de travail. Aujourd'hui, il nous montre *Fétiche*, un chien qui semble un énorme jouet, avec les plus beaux yeux du monde. Nous le suivons depuis l'atelier où il fut façonné par des doigts agiles, jusqu'à un cabaret diabolique, en passant par les lieux les plus divers de Paris. Un jour, en effet, dans une pauvre mansarde, une ouvrière confectionne des poupées ; son enfant est malade, et la femme, en le regardant, ne retient pas ses larmes. L'une d'elles tombe sur le petit chien en peau, glisse sur sa poitrine, à la place du cœur. Fétiche, achevé, n'est plus une poupée immobile et insensible, mais un petit chien bien vivant. Après ses premières aventures dans divers décors fantastiques — et il faut voir quelle imagination et quelle fantaisie ont été déployées dans ces scènes — Fétiche revit ensuite dans d'autres bandes, où on le voit marié, prestidigitateur, et accomplissant son voyage de noces. Ces films ont exigé deux années de travail.

Il faudrait être le Petit Poucet pour explorer à loisir l'univers fabuleux de Starevitch, magicien et conteur. Le studio où il travaille depuis des années, est grand comme la main ; les murs en sont tapissés d'étagères de verre, où reposent, dans de gracieuses attitudes, des héros de trois pouces. Ici, des chevaliers lancent, l'une contre l'autre, leurs montures caparaçonnées. Là, des mandarins chinois échangent des courbettes. Plus loin, dorment des princesses vêtues de brocart d'or et d'argent ; une danseuse demeure en suspens sur la pointe de son soulier de satin, et, dans un pêle-mêle héroïque, se pressent tous les héros de La Fontaine.

La fille de Starevitch, qui est en même temps la collaboratrice et l'interprète de son père, expliquait dernièrement que la carcasse des poupées, rigide et souple à la fois, permet tous les mouvements.

Dans les marionnettes de son père, les têtes sont montées sur fil de fer et recouvertes de peau ; un dispositif intérieur permet de simuler la respiration. Chaque poupée est reproduite en deux ou trois formats.

Starevitch réalise lui-même décors, scénarios, poupées. Et, comme nous l'avons dit, les prises de vues ont lieu image par image. Le film *Fétiche* se passe dans un royaume imaginaire. Il y aura encore d'autres aventures, et déjà le metteur en scène a d'autres idées et songe à lui donner un successeur. Ce héros est déjà choisi. Ce sera Jeannot Lapin. Il est tout blanc, avec le nez rose et les yeux bleus.

— J'ignore encore s'il est photogénique, a dit Starevicth, mais j'ai la conviction qu'il fera un acteur de tout premier ordre.

En Angleterre, où les aventures de Fétiche ont d'abord été projetées, le succès a été considérable. Chacun s'est plu à vanter l'originalité, la variété expressive de cet admirable travail. On pense de même en France, car *Fétiche prestidigitateur, Fétiche se marie, Fétiche en voyage de noce*, tous les Fétiches créés par Starewitch connaissent, depuis plusieurs mois, un succès qui n'est pas près de s'éteindre.

Les filles de la concierge

Mise en scène de Jacques Tourneur. Production Azed-Film. Edition Cinédis.

DISTRIBUTION

Jeanne Cheirel.	**Mme Leclercq.**
Paul Azaïs.	**Albert.**
Josette Day.	**Ginette.**
Ghislaine Bru	**Lucie.**
Germaine Aussey.	**Suzanne.**

PARIS s'éveillait. Dans un bel immeuble montmartrois, la concierge préparait le déjeuner de ses trois filles et, en pensant à elles, elle faisait des rêves d'or. C'est qu'elles étaient charmantes, gaies et jolies, les trois petites. L'une, Lucie, était linotypiste dans une imprimerie ; Suzanne, vendeuse dans un grand magasin ; Ginette, mannequin dans une célèbre maison de couture. Et la vieille maman, loin de reprocher à ses filles leurs défauts, les excusait, les encourageait même ; elle poussait Ginette à se montrer coquette, elle louait l'ambition de Suzanne et comprenait l'amour de Lucie pour Albert, un chauffeur sympathique, son fiancé. Albert, avant d'aller prendre les ordres de son patron, passait devant l'immeuble et prenait Lucie dans sa voiture et la conduisait à son travail. Ce jour-là, il était venu comme de coutume, à la même heure, de grand matin, et Suzanne dit à Lucie :

— Si ton Albert était gentil, il me conduirait à mon magasin.

— C'est facile, mademoiselle, dit Albert.

— Quoi, vous feriez cela?

— Je n'ai rien à refuser à ma belle-sœur, dit-il en souriant.

Et, après avoir mené sa fiancée, il tint parole. Mais il arriva en retard et le banquier Méricourt, son patron, en le voyant dans sa voiture avec une jolie fille, l'interpella.

— Qu'est-ce que vous faites avec mademoiselle? dit le banquier.

— Je vais vous expliquer, patron ; il y a eu un accident.

— Quel accident?

— Mademoiselle a failli être écrasée par une voiture ; alors je l'ai priée de monter dans la bagnole !

— Eh bien! fit M. Mirecourt, vous ne choisissez pas mal.

Et il ne pouvait détacher ses yeux de Suzanne, qui était une belle fille, et dont il était tombé amoureux sur-le-champ. C'était le coup de foudre.

Décidément, les filles de la concierge faisaient fortune. Gaston Rival, le couturier, venait de choisir Ginette pour première vendeuse, mais, ce qu'il n'avait pas dit, c'était que ce choix était dicté par la forte impression qu'avait faite la jeune fille sur lui. Le même soir, tandis que chez la concierge, Mme Leclercq, Albert dînait avec Lucie, Suzanne soupait avec André Méricourt, le banquier. Et Gaston Rival annonçait à Ginette qu'il ne tenait qu'à elle d'être une des femmes les plus élégantes de Paris.

Dans sa loge, Mme Leclercq attendait toujours le retour des jeunes filles. Comme elle n'était pas très sévère, elle ne cacha pas son bonheur quand elle vit sa Suzanne descendre de taxi avec un monsieur élégant, en qui Albert reconnut son patron, le banquier Méricourt, et lorsque sa Ginette rentra, magnifique dans une nouvelle robe de la collection Rival.

A quelque temps de là, le mariage d'Albert et de Lucie fut célébré joyeusement. Au repas de noce, les bouteilles se succédèrent, les chansons aussi et l'accordéon fut de la fête. Ginette se reposait du snobisme de Gaston Rival, le couturier, en flirtant avec Jacques Montgelot, le pâtissier. Seule Suzanne manquait à la fête, lorsqu'elle arriva assez tardivement ; elle confia à sa mère que le banquier Méricourt voulait l'épouser et qu'il allait venir demain demander sa main à la concierge. Mais elle craignait que, lorsque le banquier allait connaître son humble extraction, tout serait fini.

— N'aie pas peur, ma petite, dit la mère Leclerq, on arrangera ça.

La concierge ne manquait pas d'imagination, et, le lendemain, elle reçut le banquier Méricourt dans l'appartement d'une locataire absente. Elle sauvait la situation, et le mariage eut lieu. Tous ces mensonges n'apportaient cependant pas le bonheur. André Méricourt s'étonna, puis se fâcha de surprendre sa femme en conversation intime avec un chauffeur ; Lucie s'ennuyait quand, son mari retenu tard dans la nuit, venait à la délaisser ; Ginette se rendait compte qu'elle avait déjà cessé de plaire à Rival, et le drame éclata un soir. Poussée par sa mère, Ginette emmena Lucie dans un dancing; elles rencontrèrent le couturier et le banquier. L'honnête Albert se crut trompé et une dure explication eut lieu.

La concierge comprit enfin, devant le chagrin de ses trois filles, qu'elle faisait fausse route avec ses mensonges et tout finit par s'arranger, grâce à l'amour, dans le meilleur des mondes.

Le mariage d'Albert et de Lucie fut célébré joyeusement.

Une femme diabolique

Adaptation par J. Bruno-Ruby, d'après le film Paramount, réalisé par Ralph Murphy.

Résumé des précédents numéros (1)

Sophie Lang, qui est véritablement une personne diabolique, mais une femme charmante, a réussi à savoir que le fameux Max Bernard, cambrioleur célèbre, se fait passer pour lord Nagil et a décidé, pour se masquer lui-même, de se mettre au service de la police. Belle joueuse, Sophie Lang décide immédiatement de se rencontrer avec le pseudo lord Nagil. Entre temps, elle apprend que le joaillier Telfen a reçu un collier de grande valeur, et elle décide de se l'approprier. Après un coup de téléphone annonçant son arrivée, elle se présente chez le joaillier, sous le nom de comtesse Dineska, une Autrichienne fort riche. Après le départ de la pseudo comtesse, le joaillier constate que les deux plus beaux colliers de sa collection ont disparu. Cependant, Max et Sophie s'éprennent l'un de l'autre et Max Bernard, qui ne perd pas la tête, subtilise, au cours d'un entretien, l'un des colliers volés par Sophie. Il rentre à son domicile en compagnie de Sophie, mais l'inspecteur Stone le trouve en possession du collier, et l'arrête. A son tour, Sophie réussit à subtiliser au policier le collier, et s'enfuit par les toits. Elle pénètre dans les salons d'un couturier où elle se mêle aux mannequins.

CHAPITRE XI

La pauvre maman Lang n'avait même pas la ressource de tant de femmes à bout de nerfs ou épouvantées, elle n'avait pas le droit de s'évanouir même après avoir vu filer sa Sophie par la fenêtre. C'était une bonne grosse femme qui n'était pas faite pour la vie de lutte, de misère et d'aventure qu'elle avait menée et menait encore, et qui n'avait même plus le courage de se défendre de sa fille. Elle était épuisée par ses alarmes continuelles ; elle haïssait ce rôle de complice que Sophie l'obligeait à tenir ; mais, comme elle n'avait au monde que cette épouvantable enfant, elle courbait la tête et lui obéissait en priant Dieu en secret qu'elle s'amendât. Ce jour-là, sa prière n'avait même pas ce but attendrissant et moral ; la pauvre Mrs Lang suppliait simplement Dieu d'empêcher Sophie de glisser et d'aller s'abattre à quelque quatre-vingts mètres en dessous, sur le trottoir. Et, pourtant, il fallait songer à « filer », comme Sophie l'avait dit, et à gagner le *Lincoln* pour mettre la voile vers de nouveaux pays et de nouveaux dangers. Mrs Lang avait une technique très approfondie des départs précipités ; elle se dirigea donc vers un cabinet dans lequel se trouvaient les bagages, se saisit de deux légères valises qu'elle pouvait porter elle-même et y rangea les objets journaliers les plus nécessaires pour elle et pour Sophie ; puis, son pauvre vieux cœur battant dans sa poitrine, elle tendit l'oreille et, doucement, ouvrit la porte qui donnait sur la galerie. Ce Stone, mon Dieu ! comment lui échapper? Se doutait-il que Sophie avait une mère et que cette mère allait quitter la maison? « Après tout, pensa Mrs Lang, ils peuvent bien me fouiller, je n'ai rien, rien sur moi qui puisse me compromettre. » Mais, tout bien réfléchi, elle laissa une des valises et n'emporta qu'une mallette qui ne pouvait attirer l'attention sur elle. Elle était déjà dehors et tirait la porte sur elle, quand elle se rappela soudain la dernière recommandation de Sophie : « Surtout, n'oublie pas les poissons rouges ! » Et, rentrant précipitamment, elle saisit le bocal dans lequel frétillaient les poissons et ressortit en le pressant sur sa poitrine.

— Sophie pense sans doute que ces poissons lui portent bonheur ! C'est curieux tout de même qu'elle ne m'en ait rien dit !

Et elle gagna l'ascenseur sans se douter une seconde, pauvre naïve créature, que le bonheur contenu dans le bocal était représenté par un rang de perles dont une seule suffirait à la faire condamner aux travaux forcés si on le trouvait en sa possession !

Le policier Stone, l'avait interrogée, en vain.

C'est ainsi que Mrs Lang gagna l'ascenseur, puis le hall. Fort heureusement, l'inspecteur Stone n'y était pas encore ; il se trouvait à l'heure actuelle, comme un vulgaire chat de gouttière, sur les toits, en train de pourchasser Sophie et Max. La grosse Mme Lang, qui était pourtant bien loin d'être invisible, n'ayant pas encore été signalée, passa donc tranquillement devant la meute de Stone dont chacun des membres ne rêvait que d'une chose : *mettre la main sur la fameuse femme diabolique.*

Dehors, dans la nuit, Mrs Lang sentit se calmer un peu les affreux battements de son cœur et ne songea plus qu'à une chose : gagner le *Lincoln*. Elle marcha encore pendant un quart d'heure environ, assez gênée entre sa mallette et son bocal de poissons rouges, puis prit un taxi qui la mena au navire. C'était Sophie qui avait les billets et le numéro de la cabine et elle les gardait toujours sur elle ; mais après un débat avec le commissaire du bord, une minutieuse description des bagages envoyés l'avant-veille à bord (c'était au fond de l'un deux que se trouvaient toutes les pierreries volées depuis le retour de Sophie à New-York) et aussi après avoir montré les papiers d'identité les plus magnifiquement truqués du monde, Mrs Lang fut autorisée à attendre sa fille dans la cabine retenue.

Une fois qu'elle fut là et qu'elle n'eut plus qu'à compter les minutes, la pauvre Mrs Lang commença moralement à monter son calvaire. Il faisait nuit et son esprit harassé ne voyait rien où s'accrocher. Sophie pouvait être tuée. Sophie pouvait être déjà en prison. Sophie pouvait ne pas arriver à temps pour ce départ du *Lincoln*, et si toutes ces angoisses étaient vaines et qu'elle arrivait saine et sauve et ayant semé la police, il faudrait recommencer ailleurs l'aventure qui là, par hasard, se serait bien finie. Mrs Lang tomba à genoux.

— Oh ! mon Dieu ! disait-elle avec toute la sincérité de sa foi, j'ai sans doute été bien mauvaise avant de naître pour que vous m'ayez si cruellement peinée en me donnant une fille pareille, mais n'est-ce pas assez ? Ne pouvez-vous changer son cœur, me donner enfin le repos ?

Sa prière faite, Mrs Lang recommença à se tourmenter. Sophie n'arrivait pas et il ne s'agissait pas de partir sans elle. Et, juste au moment où, comme un enfant, elle était prête à pleurer, une voix retentit dans le couloir, une voix très gaie, très chaude, très assurée, une voix de femme heureuse et sans crainte : c'était celle de Sophie.

Mrs Lang courut à la porte, l'ouvrit elle-même et faillit, en reculant brusquement, renverser la table qui se trouvait près d'elle. Derrière Sophie se trouvait, en effet, son ennemi intime, Maximilien Bernard, le faux lord Nagil.

Laissant le garçon qui les suivait refermer la porte, puis s'éloigner, Max se pencha le plus aimablement du monde vers la vieille dame et lui baisa la main. Sophie, elle, passa un bras autour du cou de sa mère, la serra contre elle, puis courut à la porte, l'ouvrit, scruta dans le couloir comme l'avait fait Mrs Lang, comme ils faisaient tous machinalement, même quand ils n'étaient pas menacés.

— Personne, dit-elle. Ouf ! Quelle randonnée ! Et je parie que tu t'en es encore fait, maman ! Pour une fois, d'ailleurs, tu as eu raison, c'était plutôt chaud !

Et elle se mit à raconter et l'histoire de Stone et celle de leur double déguisement et celle de la poursuite.

— Mais, fit Mrs Lang, comment avez-vous fait pour vous changer de nouveau? Je suppose que la voiture du maréchal n'était pas un vestiaire?

— Non, mais nous n'avons pas traversé l'Hôtel Transatlantique pour rien, et comme nous ne sommes, Max et moi, pas nés d'hier,

(1) Voir *Ciné-Miroir*, des nos 510 à 519.

Les opérateurs de cinéma dans la Cité du Vatican

La Cité du Vatican est le plus petit État du monde, si l'on s'en tient à la place qu'elle occupe sur la carte. Elle est cependant, et sans contredit, le plus grand de tous si l'on songe aux millions et aux millions de croyants qui, dans le monde, obéissent au Pape, et si l'on fait la liste des fabuleuses richesses d'art et d'histoire amassées au long des siècles entre ses murs.

N'est-ce pas Pie XI qui disait :

— Ce lambeau de territoire est, en réalité, immense, puisqu'il renferme des trésors uniques au monde, des trésors de science et d'art : la bibliothèque du Vatican, la colonnade du Bernin, la coupole de Michel-Ange et le tombeau du prince des Apôtres...

On pourrait continuer la prestigieuse énumération par les loges de Raphaël, les musées, les œuvres de Michel-Ange, de l'Angelico, mais on n'en finirait pas...

Toutes ces merveilles sont évoquées dans *le Vrai Visage du Vatican*, le magnifique film présenté actuellement au Paramount.

Ce film, édité par le « Comité central de l'Année sainte », que préside le commandatore Ciriachi, retrace les fêtes mémorables qui se déroulèrent à Rome, pour le 19e centenaire de la papauté, et attirèrent dans la Ville Éternelle des centaines de milliers de personnes. Il offre un intérêt de premier ordre par la beauté des sites et des palais inconnus dont il montre les aspects, par les détails typiques et pittoresques qu'il révèle, par son côté anecdotique : uniformes surprenants des gardes nobles, des dignitaires, des camériers, des gendarmes pontificaux et des gardes suisses, uniforme dessiné par Raphaël, en l'an 1500, et qui n'a jamais varié depuis quatre siècles.

Photo Félici.

La sortie du Souverain Pontife.

Enfin — et c'est là un élément essentiel du film — on y verra le Souverain Pontife qui a consenti, pour la première fois, à paraître officiellement devant une camera. Le spectateur assistera à la sortie du Saint-Père, porté sur la traditionnelle « sedia gestatoria », un jour de bénédiction, au milieu d'un défilé d'un éclat et d'un apparat sans égal.

Le Vrai Visage du Vatican est doté d'une splendide adaptation musicale, accompagnée des chœurs de la Chapelle Sixtine et des célèbres trompettes d'argent.

Pour la première fois, en effet, le Pape a autorisé des opérateurs de cinéma à pénétrer à l'intérieur du Vatican, où jamais, jusqu'ici, n'avait été tolérée la présence d'aucun photographe. Ils ont pu filmer à loisir tous les aspects de cette cité qui forme un Etat dans l'Etat romain et qui se modernise chaque jour davantage. Ils ont pu en saisir toute la vie intime, et ont constitué ainsi un film unique au monde, par sa facture et par les personnages qu'il met en scène.

La sortie du *Vrai Visage du Vatican*, présenté par le cardinal Verdier, archevêque de Paris, a été accueillie dans le monde entier avec une profonde émotion.

Ce n'est ni un documentaire, ni un film de propagande, mais une œuvre d'actualité qui intéressera tous les publics, religieux ou non, sans distinction d'opinion.

R. M.

---

nous avons naturellement pris nos précautions et moi, sous mon manteau du soir, lui sous sa pèlerine d'uniforme, nous avions pris de quoi opérer une petite transformation de plus. Avoue que nous sommes des gens merveilleux !

Mrs Lang secoua tristement la tête.

— Ecoute, maman, il ne faut pas avoir cet air malheureux. C'est un beau jour, ou plutôt une belle nuit, car Max et moi avons pris une résolution décisive et fait un grand serment.

Mrs Lang serra Sophie contre elle.

— Oh ! je me doute bien de ce qu'il est, ce serment, répondit la grosse femme.

— Mais non, maman... Mais non, fit Sophie, en se redressant.

Et, allant vers Max qui les examinait en souriant, elle passa son bras sous celui du jeune homme.

— Mais non, reprit-elle ; tu crois, bien sûr, que nous nous sommes juré une fidélité éternelle et que Max va me passer au doigt une des bagues qu'il a volées. Eh bien ! il ne s'agit pas du tout de cela !

Et elle fit une pirouette joyeuse.

— Mais je vois que tu n'as pas oublié nos poissons rouges. Ça, c'est bien, maman, il faut être bon pour les animaux, n'est-ce pas, Max?... Venez donc voir un peu de près comme ceux-ci sont jolis...

Max s'approcha, fixa un instant le bocal de ses yeux aigus et un sourire commença à se dessiner sur son visage.

— Ma petite Sophie, déclara-t-il, permettez-moi, une fois de plus, de tirer bien bas mon chapeau. Vous allez presque me faire regretter le fameux serment.

Et, plongeant la main dans le bocal, doucement, très doucement pour ne pas effrayer les poissons, il saisit (bien caché pourtant dans le sable) le fameux collier de perles roses et l'éleva en l'air avec un rire joyeux.

— Grand Dieu ! gémit Mrs Lang ; voilà ce que tu m'as fait transporter tandis que le policier Stone était à nos trousses ! Et sans même me prévenir !

— Si je t'avais prévenue, maman, dit Sophie, tu aurais bien été capable de laisser le bocal où il était ! Maintenant, écoute, car le temps presse. Ouvre la malle et donne-moi le coffret. Max, fermez les verrous, voulez-vous ?

Max ferma les verrous ; Sophie, les rideaux des hublots, et Mrs Lang ouvrit les malles.

— Voilà, fit-elle, mais ce n'est guère le moment d'exhiber toutes ces tristes choses. Et puis, M. Max n'a pas de billet. Toutes les places de cabine sont prises. Il ne devrait pas partir en même temps que nous. Il ne s'agit pas d'attirer l'attention sur nous !

— Je trouverai toujours une place sur le pont, ne vous tourmentez pas, Mrs Lang.

— Dieu le veuille ! soupira Mrs Lang. Voilà, Sophie, voilà tes pierres !

Max ne répondit rien, mais prit le coffret et l'ouvrit. Il était plein de pierres desserties et détachées de pièces qui avaient dû être magnifiques. Quelques bagues et quelques bracelets seulement restaient intacts. Max contempla le tout avec un soupir de plaisir, puis se retourna vers Sophie.

— Regardez-les, ma chérie ; regardez-les bien. Vous ne regrettez rien?

Sophie eut un petit signe de tête qui ne laissait aucun doute. Alors, Max tira de sa poche un grand mouchoir de soie, y vida le coffret, referma le mouchoir très vite, comme s'il ne voulait pas se laisser fasciner par l'attrait des diamants, des rubis et des émeraudes et, replongeant ses mains dans le bocal, il y glissa le mouchoir et son contenu, il le recouvrit bien soigneusement de sable, puis il glissa le collier de perles roses sous les algues du fond, comme il l'avait trouvé.

Il regarda l'heure à sa montre-bracelet.

— Minuit moins dix. Je commence à espérer que M. Stone ne viendra pas nous faire ses adieux.

— Venez, dit Max. Venez, mistress Lang, voir ce que j'écris maintenant !

Mrs Lang s'approcha et regarda Max avec un soupir perplexe, car, sur le papier que Max pliait et glissait dans une enveloppe, étaient simplement écrits ces mots :

Le reste est dans le tuyau du lavabo de la salle de bains.

— Maintenant, l'adresse... de M. Stone... Voilà... Et maintenant, Mrs Lang, maintenant...

Il se leva, saisit Sophie par la taille, Mrs Lang par les épaules.

— ... Maintenant, voici notre grand serment ! Nous avons juré, Sophie et moi, de vivre désormais en honnêtes gens ! Chut... chut... ce n'est pas le moment de pleurer, Mrs Lang, même de joie, car vous avez encore avant le départ, une dernière mission à remplir... Vous allez monter sur le pont avec le bocal et vous le remettrez au premier commissionnaire venu, en le priant de le porter immédiatement à l'inspecteur Stone, avec la lettre ci-jointe...

— Oh ! mes enfants ! mes enfants chéris ! haleta Mrs Lang, en essuyant ses larmes.

— Oui, nous sommes vos enfants chéris, mais allez vite, maman, fit Sophie, si vous ne voulez pas que nous partions... comme des voleurs !

Et comme la bonne dame sortait, déjà radieuse, Sophie se glissa dans les bras de Max et murmura en imitant le jeune homme :

— Et maintenant...

Max posa ses lèvres sur celles de Sophie... et ce fut le silence.

FIN

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication de MANDALAY

Une œuvre émouvante et forte, adaptée par Antoine Schmidt, d'après le beau film édité par Warner Bros.

UNE MONTPELLIÉRAINE. — (Très bien !... C'est sûrement ce qu'on fabrique de mieux dans le genre à Montpellier !...) Lettre transmise, ma colombe. Il ne passe pas beaucoup de films de Jan Kiepura à Montpellier, peut-être, mais ailleurs non plus, rassurez-vous, car il n'en tourne guère ! Dans l'instant fatidique où je trace ces lignes sautillantes, on donne de lui *Mon cœur t'appelle*, avec Danièle Darrieux, à Paris. C'est le dernier film que Kiepura ait tourné à ma connaissance. Enfin, pour le retard dont vous vous plaignez, si regrettable qu'il soit, il s'explique aisément. Nous recevons chaque semaine un nombre de lettres double de ce que nous pouvons publier de réponses !...

LA DACTYLO EN CHOMAGE. — (Pauvre enfant !... Mais du courage, tout cela s'arrangera, vous verrez !...) Lettre transmise à Jean Servais. Il a vingt-deux ans, célibataire.

SUZETTE, SEIZE ANS, COLONIALE. — (Bravo ! Elle culbute bien ! Mais, méfions-nous ! Elle serait capable de nous flanquer des noix de coco sur la figure !) Je ne connais aucun film intitulé *Signorina*, mais, par contre, j'en connais un qui porte le nom de *La Signora di tutti*. Gisèle et Christian Casadesus sont frère et sœur. Constance Talmadge, dans *Vénus*, était la partenaire de Jean Murat.

Constance Talmage, dans « Vénus ».

Mme PERARD, NANCY. — Non, chère madame, non. N'exagérons pas. La personne dont vous parlez a une soixantaine d'années. Elle n'a pas soixante-dix ans !

LES QUATRE GRACES. — (Eh bien ! plaignons-nous ! On a beau prétendre que nous sommes dans une période de vaches maigres, — soit dit sans penser au plus petit rapprochement offensant, — nous ne sommes pas si malheureux ! Voyez, ces « grâces » elles-mêmes augmentent et de trois sont devenues quatre !...) L'artiste que vous citez en premier lieu a une trentaine d'années. Brigitte Helm habite Berlin. Aucune confirmation du racontar dont vous vous faites l'écho. Le couple en question paraît des plus unis.

LA LIBELLULE A MARCEL ET SA DAME DE COMPAGNIE. — (Pan ! en plein dans les insectes, à présent !... Ce n'est plus un courrier ici, ça va devenir une annexe du Muséum d'Histoire naturelle !...) Vous me voyez tout ruisselant de larmes, mais j'ai la douleur grande de ne pas connaître *Un joli voyage*. J'ignore pourquoi la distribution de *la Crise est finie* n'est pas mieux indiquée. Demandez cela à Paramount. Je n'ai jamais vu la chambre à coucher de Maurice Chevalier et je vous avoue humblement que je n'ai jamais cherché à la visiter, vu que je me fiche éperdument que le lit soit placé au milieu ou en « cossy-cornère », comme dit Juliette !...

RIT A TOUT. — (En somme, un heureux caractère, quoi ! Irait même jusqu'à faire risette au percepteur, ce qui, à notre époque, est bien le comble des combles !) Aucune parenté entre Charles Boyer et Lucienne Boyer.

LOUISETTE ET RAYMOND. — (Enfin, ils forment censément comme qui dirait une paire de lecteurs, quoi !... Bon ! Eh bien ! inutile de nous le cacher !...) Dans *Flofloche*, vous avez vu la petite Olympe Bradna (rôle de la fillette d'Armand Bernard).

UNE VIOLONISTE. — (Félicitations !... Pour un peu, je vous offrirais un archet d'honneur en pâte de réglisse !...) En effet, le film dont vous parlez a déjà paru dans les salles de quartier à Paris. C'est un documentaire intitulé *l'Opéra de Paris*.

COLINETTE. — Merci mille fois, ma chère enfant, pour votre gentil cadeau et si inattendu. La rédaction de *Ciné-Miroir* et moi-même avons été très sensibles à votre délicate attention.

UNE PROVENÇALE ADMIRATRICE FOLLE DE GABY. — (Ah ! ces Provençales ! Il faut toujours qu'elles « ezagèrent » un peu ! Elle n'est pas « folle », non, mesdames et messieurs ! Tout cela se tassera, rassurez-vous !) Gaby Morlay habite exactement, 30, rue de la Tourelle, dans la localité que vous dites. Vous pouvez lui adresser votre envoi, si vous le désirez, directement ou par notre intermédiaire. A votre guise. Les films que vous citez ont paru dans *Ciné-Miroir*. Les demander à notre administrateur (envoi franco contre 0 fr. 85 par exemplaire).

JULIENNE G. ET YVONNE A., FÉCAMP. — D'abord, mes mignonnes, je ne viens pas, comme vous pourriez le supposer, essayer de vous resquiller une livre de petits harengs frais ! Pourquoi nous avoir envoyé 5 francs, alors que ce courrier est entièrement gratuit? Donnez-vous votre adresse et on vous retournera « vos argents » ! Lettre transmise à Shirley Temple. Il nous est impossible de nous engager, à cause de la place, à faire passer dans ce courrier les photos que vous réclamez.

UNE PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

A partir d'aujourd'hui et jusqu'au 30 Avril prochain inclus, tout souscripteur d'un abonnement ou réabonnement d'un an chez nos dépositaires, aura droit gratuitement à l'un des deux ouvrages suivants :

LYAUTEY ET LE MAROC
Par le président L. Barthou, de l'Académie française.

GALLIENI ET MADAGASCAR
Par P.-B. Gheusi.

Pour recevoir franco l'ouvrage choisi dont le prix est de 12 fr. dans le commerce, il suffira à nos abonnés de nous faire tenir la bande sous laquelle leur parviendra «Ciné-Miroir», accompagnée de la somme de 1 fr. 40 s'ils désirent notre envoi recommandé, ou 0 fr. 65 simplement affranchi. Les abonnés à l'étranger devront nous adresser la leur en l'accompagnant de 3 fr. 80 ou de 1 fr. 80, selon qu'ils opteront pour l'expédition recommandée ou non. Ont également droit à notre prime ceux de nos abonnés qui ont renouvelé ou souscrit un abonnement d'un an depuis le 1er décembre 1934.

UNE FUTURE ARTISTE, S. MORLAY. — Ah ! Bravo! Au moins, voilà une vocation bien accrochée. John Loder, ma douce amie, est Anglais, âgé de trente-six ans. Il habite Londres.

OH ! MON JEAN-PIERRE ! — (Pan ! Encore un d'annexé, comme ça, presque *manu militari !* Mais que fabrique donc la S. D. N., alorsss?) Jean-Pierre Aumont sait nager, évidemment, mais il était doublé pour les scènes de plongeon dans *le Lac aux dames*. J'ignore s'il fréquente une piscine particulière. Il répond généralement par l'envoi d'une photo signée.

J.-P. Aumont, dans « Dans les rues ».

PLAISIRS DES BOIS. — (Oin ! Oin !... On connaît ça ! Les petits sentiers touffus et tortueux, les ronces qui vous font saigner le bout du nez !... Je vous en flanquerai ! Baptiste, mon martinet, je vous prie !) Les scènes du ski que vous avez vues réalisées par P.-R. Willm et Anny Ondra dans *la Fille du régiment* étaient en parties réelles et en partie tournées au studio. Celles de *l'Homme à la barbiche* ont été tournées à Paris. Oui. Lorsque la foule doit paraître dans un film sous forme de badauds stationnant et regardant, on la filme souvent sans la prévenir, obtenant ainsi des expressions de visages bien plus naturelles.

UNE MAISON ET UNE DUNE. — (Allons, bon ! jusqu'ici on se contentait d'une chaumière et, accessoirement, d'un cœur !... A présent, il faut à cette petite une « maison » et une «dune» pour elle toute seule !... Ça, c'est de l'annexion de terrain ou je ne m'y connais pas, qu'est-ce que vous voulez !...) Germaine Aussey est Parisienne, je crois bien ; pour avoir sa photo, ainsi que celle de Jean Servais, leur écrire par notre intermédiaire (affranchir à 0 fr. 50) ; pour Marlène Dietrich, 1 fr. 50.

Germaine Aussey, dans son avion.

CINÉ-MIROIR
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 18, rue d'Enghien, Paris

ABONNEMENTS

France et Colonies :		Etranger :		
1 An	38 fr.	1 An	A 55 fr.	B 70 fr.
6 Mois	20 fr.	6 Mois	A 30 fr.	B 36 fr.

Tous les vendredis : le numéro, 75 centimes

Paris. — Maurice Bernard, impr.-gérant, 18, rue d'Enghien. 3

UNE ADMIRATRICE (PAS JALOUSE) D'ANNABELLA ET DE JEAN MURAT. — (Hé ! heureusement encore qu'elle ne soit pas jalouse et qu'elle accepte avec magnanimité le bonheur de ces deux artistes ! Sans quoi, je frémis en pensant aux catastrophes possibles!...) Lettre transmise. Annabella et Jean Murat vont généralement à Saint-Moritz. Sa partenaire à lui, dans *l'Homme à l'Hispano*, était Marie Bell.

NADÈGE. — (Pan !... Voilà « Nadège » qui tombe, si je puis dire !... Qu'est-ce que vous voulez ! c'est l'hiver !...) Ma chère enfant, Georges Rigaud et Pierre-Richard Willm portent leur vrai nom, oui. Quant à vous indiquer leur quartier, je ne puis ; mais que ne leur écrivez-vous par notre intermédiaire? Evidemment, ce sont les artistes eux-mêmes qui choisissent leur pseudonyme ; vous supposiez qu'on le leur collait d'office, comme le matricule au régiment?

MARTIN REGER, COLMAR. — N'allons pas plus vite que les violons, si vous voulez bien, mon cher ami ! Il faut compter ici de deux à trois mois pour une réponse. Inutile alors de récriminer, puisque nous n'y pouvons rien ; mais comme les questions posées sont la plupart du temps traitées, à peu de chose près, sous forme de réponse à d'autres lecteurs, l'importance du retard se trouve de beaucoup atténuée. On vous a adressé aussitôt les exemplaires demandés. Je crois que Louise de Mornand était doublée pour le chant dans *le Rosaire*, sans pouvoir vous l'affirmer. Pour votre deuxième question, c'est, à mon avis, Johnny Weismuller qui se montre supérieur. Enfin Myrna Loy est célibataire.

Johnny Weismuller et Maureen O'Sullivan, dans « Tarzan ».

GRAND'MÈRE TOULONNAISE. — Hé ! bonjour, grand'-mère ! Donnez mon souvenir ému au quai Cronstadt, au Mourillon, aux Sablettes, à toute cette côte ensoleillée dont la poussière dorée était si légère à mes semelles de marin de vingt ans !) Oui, Jean Servais était doublé pour le piano dans *la Chanson de l'adieu*. André Baugé est né à Toulouse. Il ne tourne pas pour le moment et je ne pourrais trop vous dire quand on le reverra dans un nouveau film. Lettre transmise.

NOTE A NOS LECTEURS. — Certains correspondants se plaignent parfois de ce qu'il n'a pas été répondu à telle ou telle de leurs lettres. Je précise encore une fois que je réponds sans exception à toutes les lettres qui me parviennent à condition toutefois qu'elles soient rédigées de façon polie et terminées par un pseudonyme correct. Pourtant, je signale que parfois des lettres m'arrivent sans signature ni indication. Dans ces cas-là, il m'est bien difficile de répondre, on en conviendra ! Je conseille donc à nos lecteurs de ne pas omettre de signer leur lettre ou mieux encore d'indiquer un pseudonyme bien détaché du reste du texte, de façon à ce qu'il soit visible et lisible au premier coup d'œil. Et de bon ton, toujours, bien entendu ! Et, maintenant, pour parodier un mot célèbre qui n'a probablement jamais été prononcé... « La séance continue !... » mes petits agneaux.

JEAN HARDIT, UZÈS. — (Bravo ! C'est un « gars » du « Gard », si j'ose dire ! Et qu'on vienne prétendre après cela, que je ne sais pas mes sous-préfectures, moi ! Ah ! mais !) Mon cher lecteur, il nous est impossible de vous adresser « la liste des artistes de cinéma » comme vous le demandez. Et puis quoi encore? Faut-il pas vous envoyer une salle à manger Louis XV et un bahut breton, aussi? Mais vous trouverez ladite liste dans l'annuaire « Tout Cinéma ». D'autre part, vous pouvez écrire aux artistes par notre intermédaire pour leur demander leur photo (affranchir à 0 fr. 50 pour ceux de France ; à 1 fr. 50, pour ceux de l'étranger) ; nous compléterons et ferons suivre.

UNE FRANC-COMTOISE. — (Ça y est ! Vous allez voir qu'elle va finir par me forcer à bouffer de la « cancoïollote » !... Chère madame, rassurez-vous !... Si je ne raffole pas de la « cancoïollotte », par contre, j'ai une indulgence et une tendresse toutes particulières pour les Francs-Comtoises) ! André Baugé est divorcé, sans enfant, m'assure-t-on. Ses principaux partenaires dans *la Route est belle* étaient Laurette Fleury, Tonia Navar, Mady Berry, Serge Freddy-Karl ; ceux de *la Forge*, Suzanne Laydeker, Marcellin, André Husson, André Lesène, Emile Roque, Mme Richard.

MADAME MILLION. — (Veine ! Je suis comme qui dirait tombé sur une gagnante de la Loterie nationale ! Et c'est un peu, un tout petit peu comme si j'avais gagné le million moi-même, n'est-ce pas !...) Chère madame, envoyez-nous la lettre que vous destinez à Colette Darfeuil, affranchie à 0 fr. 50; nous compléterons l'adresse et ferons suivre.

JEAN CAMERA.

Tous les Vendredis : 75 centimes
Redact. et Administ. : 18, rue d'Enghien

ÉDITÉ PAR
Le Petit Parisien

Quatorzième Année. — N° 520
22 MARS 1935

Ciné-Miroir

JEAN MURAT, qui joue actuellement un des principaux rôles de LA SONNETTE D'ALARME, une production Sigma, réalisée par Christian Jaque, et qui sera éditée par PARAMOUNT.

Scanned from the collection of
Eric Smoodin

Digitization completed by

MEDIA HISTORY
DIGITAL LIBRARY

www.mediahistoryproject.org

Sponsored by the ACLS Digital Extension Grant,
“Globalizing and Enhancing the Media History Digital
Library” (2020-2022).

ACLS